

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 3 (1915)

Heft: 27

Artikel: Les internés civils

Autor: Naville, H.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-250597>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Prises dans l'engrenage des terribles circonstances, que pouvons-nous ? Secouées sur l'océan agité des conflits humains, nous ne pouvons que nous attacher aux idées paisibles, où s'élèvent comme des rochers ces vérités éternelles : Amour, Paix, Fraternité.

Croyez-le bien : quoi qu'il arrive, nous gardons notre foi dans la Paix et la Bonne Volonté entre les nations ; et tout en étant vos ennemies par obéissance à nos gouvernements, nous respectons cette loi plus haute qui nous ordonne de vivre en paix avec tous les hommes.

Quoique nos fils doivent s'égorger les uns les autres, et que nos cœurs soient déchirés par la cruauté de ce sort, nous restons fidèles à notre idéal de solidarité féminine. Nous ne voulons pas entacher d'amertume cette tragédie, que le sang de nos proches rend sacrée, ni rabaisser par la haine l'héroïsme de leur sacrifice. Nous voulons, malgré tout ce qui s'est passé, et que nous déplorons autant que vous, refuser énergiquement de donner créance à ces faux récits que l'on colporte librement sur notre compte réciproque.

Nous espérons que cela diminuera votre anxiété d'apprendre que nous faisons notre possible pour adoucir le sort des vôtres, militaires et civils, prisonniers chez nous ; et nous comptons sur la bonté de votre cœur pour en faire autant pour les nôtres en Allemagne et en Autriche.

Ne sentez-vous pas comme nous que le vaste massacre de nos armées opposées est une tache sur la civilisation et le christianisme, et que la pensée de ces innocentes victimes, femmes, enfants, vieillards, malades, poursuivis par la famine, la maladie et la mort, dans les champs dévastés de l'Est et de l'Ouest, accentue encore cette horreur ? Nous l'avons vu dans les guerres sud-africaine et balkaniques : le poids de la guerre moderne tombe lourdement sur les non-combattants. C'est ce que la conscience humaine ne peut pas supporter.

Notre mission n'est-elle pas de préserver la vie ? L'humanité ne nous engage-t-elle pas à joindre nos efforts, et à demander à nos gouvernements d'arrêter cette effusion de sang ? Car même à travers le fracas des armes nous apparaît la vision de notre poète, et nous croyons entendre

Cent nations jurer qu'il y aura toujours

La pitié, la paix et l'amour entre les âmes pures et libres.

Les internés civils

Parmi les innombrables activités que la guerre a suscitées dans notre petite patrie, il en est une spécialement attachante dont les personnes qui y ont pris part garderont un souvenir attendri : je veux parler de la réception des internés civils.

C'est un Genevois, M. Edouard Audéoud, qui a suggéré au Conseil fédéral l'idée généreuse de solliciter des pays belligérants limitrophes de la Suisse, l'échange de leurs prisonniers. Il ne s'agissait bien entendu que des femmes, des enfants et des hommes au-dessous de 16 ans et au-dessus de 60 ans. Le nombre en était déjà considérable. Nos trois puissantes voisines, la France, l'Allemagne et l'Autriche ont accepté cette proposition et la Suisse s'est déclarée responsable, durant leur passage sur son territoire, de tous les convois d'internés qui lui seraient confiés. Il fut décidé qu'ils s'arrêteraient à Genève et qu'afin d'éviter des rencontres pénibles, les Austro-Allemands seraient dirigés sur l'école de la rue de Berne et les Français sur celle des Crochettes.

Comme j'ai été « mobilisée » à la rue de Berne, c'est principalement de l'activité qui s'y déploie que je vous parlerai ; aux Crochettes du reste, cette activité est à peu près la même, sauf que, les heures d'arrivée étant différentes, les Français passent généralement la nuit à Genève, tandis que les Allemands n'y restent guère que durant la journée. L'arrivée des convois n'est pas régulière, il y en a parfois plusieurs jours de suite, d'autres fois ils sont plus espacés. Le télégraphe ou le téléphone les annonce la veille.

11 h. 39 ! un train arrive de France en gare de Cornavin. Il contient de 200 à 300 Austro-Allemands qui viennent de différents camps d'internement sous la conduite d'un commissaire français. Le voyage a duré plusieurs jours. Timidement ils mettent le nez à la fenêtre et sont très effrayés de voir sur le quai le chef de notre gendarmerie en grand uniforme, accompagné de quelques brigadiers et sauveteurs auxiliaires. Hélas ! pensent-ils, voici l'indice d'un nouveau malheur. Que va-t-il se passer ? Allons-nous être fusillés ? Rassurez-vous, chers frères étrangers, la Suisse n'a à votre égard que des intentions pacifiques, mais elle a assumé une lourde responsabilité et il faut que tout se passe avec ordre.

Sitôt les portières ouvertes, les internés descendent avec leurs bagages à main, le seul qu'ils aient eu la permission d'emporter dans leur captivité. Ces bagages en disent long sur leurs propriétaires ; il y a quelques valises cosquées, dernier cri de la mode, mais à côté de cela, que de ballots hâtivement faits dans une vieille couverture, que de pauvres sacs éraflés et de tristes « baluchons » dénonciateurs de misère et de souffrances.

Tandis que les arrivants vont à la consigne, quelques samaritains et samaritaines, venus en éclaireurs, s'informent s'il y a des malades, s'empressent autour des mamans qui portent de petits enfants dans leurs bras ou en ont de plus grands accrochés à leurs jupes. Vite qu'on les emmène à la rue de Berne, les élopés en auto, dans peu d'instant on pourra les reconforter.

Lorsque la question du bagage est liquidée, le gros du convoi se met en marche, lentement, l'air accablé, avec un air de résignation, d'habitude de l'obéissance passive qui fait mal à voir. L'attitude de tous ces pauvres gens en dit long sur les souffrances de l'internement. En quelques minutes ils arrivent à destination, après avoir traversé nos rues populeuses où ils sont l'objet d'un intérêt bienveillant de la part des passants. Enfin les voici au port, pour quelques heures au moins !

Mais avant d'aller plus loin dans mon récit, il faut que je vous décrive les installations qui ont été ménagées pour eux et les divers groupes de personnes préposées à les recevoir. Au rez-de-chaussée de l'école de la rue de Berne, voici une immense salle de gymnastique où 2 à 300 personnes peuvent se mouvoir à l'aise. Dans cette salle bien chauffée, plusieurs dames décorées d'une cocarde rouge et blanche sont chargées du service du thé et de celui de la « sympathie ». Ce sont les dames du Comité auxiliaire présidé par M^{lle} Lucie Achard. Parmi elles, quelques messieurs, professeurs, notaires, architectes ou autres, porteurs d'un brassard sur lequel sont inscrits les mots de « police civile » constituent une sorte de gendarmerie laïque destinée à venir en aide aux internés. Si nous descendons l'escalier qui conduit au sous-sol, nous y trouvons toute une installation sanitaire et hygiénique. C'est d'abord un poste de samaritains où ambulanciers et ambulancières attendent les voyageurs, (et ils sont nombreux) qui auront besoin de leurs soins. Qu'elles sont avenantes les ambulancières sous leur grand tablier et leur petit bonnet qui leur donne l'air de béguines, c'est à souhaiter d'être soigné par elles ! Elles sont dirigées dans leur activité par le D^r Keiser, dont les soins dévoués et l'inlassable bonté sont un vrai bienfait pour plus d'un malheureux, souffrant ou exténué de fatigue. Toujours dans le sous-sol, voici le vestiaire des enfants et la salle de douches, enfin au premier étage se trouve le vestiaire des adultes. Nombreuses sont les personnes charitables qui ont envoyé des vêtements pour les internés de sorte que grâce à elles on peut pourvoir à toutes les pressantes nécessités. Ces pauvres gens ont été parfois arrachés à leur domicile d'une façon

si brusque et imprévue que le temps leur a manqué pour se munir du nécessaire. Plus d'une personne était sans chapeau. J'ai vu une dame arriver d'Algérie en pantoufles !

Mais remontons à la grande salle du premier étage, car un convoi est annoncé. En effet, la porte s'ouvre bientôt et d'un geste auguste, le chef de la gendarmerie introduit le cortège des arrivants. Ils entrent timidement, l'air effaré, se demandant ce qui va leur arriver. Ils sont si habitués à souffrir que rien ne les étonnerait. Comme nous l'avons dit, les petits enfants sont venus en avant-garde avec les malades, mais il y a les enfants plus âgés, un grand nombre de jeunes filles, quelques vieillards, hommes et femmes, et beaucoup de personnes entre deux âges. Tous, ou presque tous, ils ont la même expression de souffrance, un air d'acquiescement à la fatalité, de profonde lassitude. Dès qu'ils sont assis sur les bancs disposés pour eux (à droite et au centre les Allemands, à gauche les Autrichiens), M. Audéoud procède à l'appel ; si le convoi est nombreux, cela dure longtemps, de trois quarts d'heure à une heure.

Quand l'appel est terminé, munies de grands pots de thé et de paniers pleins de morceaux de pain, les dames aux cocardes peuvent enfin circuler parmi les bancs et désaltérer et réchauffer tous ces pauvres voyageurs qui leur font si grand pitié. Quelle joie pour elles de les voir avaler avec avidité le liquide bouillant, de constater que les visages s'animent, et que la bienveillance qui leur est témoignée les fait s'épanouir comme des plantes longtemps privées d'eau. Puis viennent les consuls allemands et autrichiens qui se mettent à la disposition de toutes les personnes qui ont besoin de leurs conseils. L'on informe le public qu'il peut écrire, télégraphier, changer de l'argent, se laver à l'eau chaude, se faire soigner par le docteur et les samaritains, tout cela sur place et gratuitement ! La salle devient alors une ruche bourdonnante, chacun veut donner de ses nouvelles au pays. Le sous-sol s'anime aussi. Les petits enfants ont déjà été passés à la douche, gavés de lait et souvent rhabillés à neuf de pied en cap. C'est le tour des adultes qui retrouvent avec bonheur l'eau chaude, denrée fort rare dans les camps d'internement. Puis combien d'entr'eux, sans être vraiment malades, ont cependant besoin des soins des ambulancières. Par moments, celles-ci ne savent où donner de la tête !

Entre temps, nous autres dames aux cocardes, nous entrons en conversation avec les personnes qui paraissent disposées à causer un peu, et souvent cela leur fait du bien de confier leur histoire à une âme sympathique qui les écoute avec intérêt. J'en ai vu qui pleuraient d'émotion. Il y a si longtemps, disaient-elles, que nous n'avions plus entendu une bonne parole. Et que de choses l'on apprend, que de connaissances l'on fait ! Ce sont des jeunes filles, bonnes ou gouvernantes, qui étaient placées en France et ont dû abandonner d'un instant à l'autre des maîtres qu'elles aimaient. Ce sont des romanichels arrachés à leur roulotte et tout ahuris d'être mêlés au reste du monde. C'est une sœur de charité à la grande cornette blanche qui se désole d'avoir quitté l'hôpital qu'elle dirigeait depuis plus de vingt ans ; c'est une jeune Parisienne, mère d'un enfant de trois mois, qui malgré les conseils de ses parents a épousé un Allemand, qui se bat actuellement contre la France. Et il faut qu'elle aille vivre à Coblenz chez des beaux-parents qu'elle n'a jamais vus et dont elle ignore la langue. Ce sont des voyageuses qui parcouraient le monde pour leur santé ou leur plaisir et ont été, durant quelques jours, internées à Ajaccio dans une vraie prison où elles ont amèrement souffert. Hélas ! c'est une fille-mère qui n'a jamais avoué sa faute à ses parents, et qui rentre au pays avec une fillette de treize ans.

Que sais-je encore ? C'est la femme d'un consul qui a dû laisser son mari dans un camp d'internement. C'est un pauvre vieux ténor autrichien retiré en Algérie, qui se voit refoulé sur Trieste où il ne connaît plus personne. C'est enfin une dompteuse de bêtes féroces qui faisait une tournée dans les possessions françaises en Afrique, dont on a tué sous les yeux tous les animaux, et qui pleure ses ours comme elle pleurerait ses enfants. Ah ! l'énergique et brave femme que celle-là et comme elle m'a pris le cœur ! Et que d'autres cas encore ! Tous (à l'exception de quelques groupes privilégiés, particulièrement ceux qui ont logé dans les couvents sous la protection de bonnes sœurs) tous ils nous content les duretés de l'internement, la règle de fer, le manque de nouvelles, la mauvaise nourriture, l'inconfort des chambres. Pauvres troupeaux innocents qui pâtissent du crime des coupables. Nous les consolons de notre mieux. Demain leur disons-nous, vous serez dans votre pays qui vous accueillera à bras ouverts.

Mais voici l'heure du repas, en route pour les cuisines populaires de la rue Pécolat ! Et la longue théorie des internés s'ébranle sous la conduite des gendarmes et de la police civile. Ce n'est pas loin, il ne faut guère plus de sept minutes pour y arriver. Ils sont reçus avec beaucoup de bonne grâce par la gérante de l'établissement et M. Roumieux, le directeur. Prenez place, mes amis, il y a à manger pour tout le monde ! Et sitôt qu'ils sont assis, on leur sert de gros bols de soupe, puis de la choucroûte et des saucisses, et enfin un dessert. Comme ils ont bon appétit ! c'est un vrai plaisir que d'assister à leur dîner. Il y a si longtemps qu'ils n'ont plus dégusté de charcuterie. Oh ! le bon moment qu'ils passent là ! et leur satisfaction se trahit par de petits hochements de tête, par des sourires joyeux. Ce moment-là ils ne l'oublieront pas, soyez en sûrs. Et ce qui les amuse beaucoup, c'est d'être servis par les dames aux cocardes et les messieurs de la police civile qui aident à passer les plats. Je suis certaine, disait une des internées, que jamais chez eux ces gens-là ne se mêlent du service de table — et je crois qu'elle avait raison.

Un soir, une dame se leva après le repas et remercia en très bon français les Suisses et les Genevois en particulier, du bon accueil qu'elle et ses compatriotes avaient reçu chez eux. Ensuite ils se mirent à chanter quelques mélodies populaires allemandes. Quelle expression dans ces chants, que de larmes dans ces voix ! On y sentait passer les souvenirs d'enfance, les douleurs de l'exil, le désir passionné de revoir la patrie. Plusieurs visages étaient couverts de pleurs. Ces chants-là, je m'en souviendrai toujours.

Que je vous parle enfin de la distribution de fleurs envoyées par les marchandes du Molard et qui a lieu à l'issue du dîner. Toutes les mains se tendent, chacun veut emporter un souvenir de cette inoubliable journée. Et les chrysanthèmes élégants à l'acre senteur iront en Allemagne et quoique flétris, ils rendront témoignage de la chaleureuse réception des Genevois.

Mais achevons notre récit. A peine de retour à la rue de Berne, l'on se prépare à partir ; le convoi se reforme sous la direction du chef de la gendarmerie qui le conduit à la gare. Après la cérémonie des bagages, on s'installe dans les wagons. Auparavant tous nous ont serré la main et nous ont remerciés avec une profonde reconnaissance. Lorsque le train part et les emporte dans la nuit, sous l'égide d'un monsieur et d'une dame de Genève qui les accompagnent jusqu'à la frontière, ils agitent leurs mouchoirs et crient : Vive la Suisse ! Ils partent les uns pour Singen, les autres pour Bregenz où ils seront reçus par les

autorités de leur pays. Bon voyage ! amis d'un jour, que l'air de la patrie vous soit léger et que le ciel vous fasse promptement retrouver un foyer et du travail¹.

H. NAVILLE.

De-ci, De-là...

La Française, — qui, par parenthèse, a recommencé à paraître, à la grande satisfaction des amis de ce vaillant journal féministe — signale plusieurs cas d'héroïsme féminin devant l'invasion. Citons-en deux, entre beaucoup d'autres :

Ce sont deux toutes jeunes femmes du Soissonnais, dont les maris, propriétaires de vastes exploitations agricoles, étaient naturellement sur le front. En leur absence, elles avaient pris le gouvernement des fermes et dirigé les récoltes. Mais ceci n'était rien. Survint l'ennemi. Calmement, les jeunes femmes confièrent leurs bêtes à leur mère, qui les emmena en lieu sûr, et ne bronchèrent pas, elles, de leur poste, hébergeant des troupes, aidant à l'organisation d'ambulances, surveillant les réquisitions, parlementant avec les officiers ennemis, protégeant de leur présence le sol envahi, toujours froidement, dignement, avec une sérénité courageuse et modeste.

« Si leurs parents, dit le journal que nous citons, n'ont donné qu'un seul soldat à la France, ils n'en ont pas moins, en élevant de telles filles, bien mérité de la patrie. En demeurant à leur poste, en gardant leurs maisons ouvertes et organisées, c'est un service national qu'elles ont de toutes façons accompli. La préservation relative de leurs biens épargne à l'Etat des charges, et permet une prompte reprise des cultures. Mais, surtout, leur présence a gardé de la panique les populations rurales de la région. »

* * *

C'est avec plaisir que nous apprenons que notre collaboratrice, M^{lle} Lydie Morel, a été nommée secrétaire du parti socialiste de Neuchâtel-Ville, auquel elle a dernièrement adhéré avec une de ses collègues, M^{lle} R. Rigaud.

* * *

Le *Temps* du 14 décembre publie un article de son correspondant de Londres, rendant compte, avec une sympathie qui aurait surpris, il y a six mois, d'un meeting de suffragettes, dans lequel Mrs. Pankhurst a exposé ses idées sur la guerre : « Dans un conflit pareil, s'est-elle écriée, où sont en jeu les plus graves principes, les plus hautes questions morales, il nous est impossible de ne pas prendre parti ; si nous avions le vote, nous serions obligées de nous prononcer sur les questions de politique étrangère ; nous devons donc les examiner dès maintenant... Les suffragettes ont toujours protesté contre la guerre : si on avait consenti à leur donner des droits politiques, elles auraient peut-être réussi à empêcher cette abominable catastrophe. Mais l'heure des récriminations n'est pas là... »

* * *

La Société d'Utilité publique des Femmes suisses a assumé la tâche de vendre, dans notre pays, le « Souvenir national », sous la forme d'une gravure en tryptique, due au peintre Renggli, de Lucerne. Le centre, d'une belle inspiration, représente un soldat suisse veillant dans la nuit à la frontière ; les portraits, vigoureusement burinés, du général Wille et du colonel de Sprecher, chef de l'état-major, forment les panneaux. Cette gravure se vend, au prix de 1 fr., par les soins des Sections cantonales. Le produit de cette vente est destiné aux finances fédérales ; mais un prélèvement de 10 % sera fait en faveur des organisations contre le chômage. C'est donc faire doublement œuvre utile qu'acheter cette gravure.

* * *

Un muet féministe.

D'un soldat récemment démobilisé, le récit suivant :

« C'était une bête insupportable que l'on m'avait donnée. Elle ruait, mordait à faire voir les étoiles. Coups, laisse, muselière, rien n'y faisait. Je ne comprenais pas comment on pouvait avoir déclaré

« bon pour le service » une bête aussi vicieuse... Mais, voilà : elle était accoutumée à être conduite par une femme, comme c'est l'habitude dans le Valais, et elle était, alors, douce comme un mouton. C'était le changement qui lui déplaisait ! »

Pour la prochaine Exposition...

C'est la Belgique, dont on parle tant aujourd'hui. L'infortuné pays dévasté, anéanti presque, que j'ai connu prospère et florissant, qui m'inspire les dernières réflexions sur la part prise par les femmes à l'Exposition de 1914. Car à ce moment de l'année où il est d'usage que chacun fasse son examen de conscience, j'aimerais, après avoir ici passé en revue les manifestations de l'activité féminine, énumérer ce qui n'a pas été fait, ou plutôt ce qui aurait pu être fait à l'occasion de l'Exposition nationale. Et ce que j'ai vainement cherché à Berne — à part un seul tableau — l'enseignement ménager exposé sous l'une ou l'autre forme, je me souviens de l'avoir trouvé, largement représenté, à Bruxelles, lors de l'Exposition universelle de 1910.

On le trouvait dans le Palais de la Femme, un fort grand et beau bâtiment, adossé au Bois de la Cambre. A l'intérieur, dans un joli décor de vieux meubles et de branches frôlant les vitres — comme à la section du travail à domicile à Berne — des jeunes filles, des femmes en grand nombre travaillaient. Un bourdonnement accueillait les visiteurs : c'est la musique du travail fait des mille bruits de l'activité ouvrière : cliquetis des fuseaux, choc des aiguilles et des navettes de tissage, froufrou des étoffes, ronflement des machines à coudre et à tricoter, murmures des voix, chuchotements, petits rires vite étouffés des fillettes mises en gaité par le soleil qui, à travers les carreaux, caresse leurs têtes blondes, brunes, rousses. Dans une des sections de cette vaste ruche de travailleuses, une cuisine aux meubles de sapin clair, aux cuivres reluisants, au sol carrelé d'une propreté flamande, sous la direction de religieuses revêtues de grands tabliers blancs, des fillettes vaquaient aux soins du ménage. Les unes auprès du fourneau, surveillaient la cuisson, d'autres préparaient des légumes ; quelques-unes écrivaient des recettes. Autour d'une grande table, d'autres examinaient, humectaient et repassaient du linge.

C'était là une petite partie de la section des écoles professionnelles de Belgique, qui faisaient travailler leurs élèves sous les yeux des visiteurs, de 9 à 12 et de 2 à 5 heures. Je n'ai pas besoin d'insister sur ces manifestations vécues de l'activité féminine. Les écoles professionnelles de Bruxelles, dont j'ai eu l'occasion de voir quelques-unes, m'ont d'ailleurs paru être des institutions modèles que nous aurions profité à imiter.

Et c'est encore la Belgique qui m'inspira le regret de ne pas trouver, remis en honneur, à notre Exposition, le costume national. Ayant à en faire les honneurs à deux dames belges qui revenaient de la réunion du Conseil international des femmes à Rome, en juin passé, je m'acquittai de mon mieux de ma tâche. Lorsque nous arrivâmes à la section des industries textiles, auprès des élégances exposées par la maison Grieder, les visiteuses belges protestèrent. « Ah non, de celles-là on en voit assez chez nous et dans toutes les grandes villes. Nous voulons voir les costumes du pays ». Hélas ! nous les cherchâmes en vain. A part un costume d'Appenzelloise exposé dans une vitrine et quelques rares jeunes filles au Dörfli, il n'y avait point de costumes suisses, à l'Exposition. Il n'y avait pas surtout les anciens costumes, ceux que l'on ne voit plus guère que dans les musées. N'est-ce pas une lacune ? Si le temps est passé des anciens cos-

¹ Jusqu'à ce jour, il a passé à Genève 9600 internés, dont 2100 Français, 1500 Autrichiens et 3000 Allemands.